HENRI GUILBEAUX

DU KREMLIN au CHERCHE-MIDI

LIBRAIRIE GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by librairie Gallimard, 1933.

Extrait de la publication

à Henry Torrès,

Mon éminent et dévoué défenseur qui depuis 1919 n'a cessé de vouer à ma cause son attention clairvoyante et intelligente et son robuste et inégalable talent, en solide affection et admiration.

H. G.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Et vous qui m'avez connu, vous qui m'avez suivi sans cesse ! ô mes amis ! dites si vous avez jamais vu autre chose en moi qu'un homme constamment gai ; aimant avec une égale passion l'étude et le plaisir ; enclin à la raillerie, mais sans amertume ; et l'accueillant dans autrui contre soi, quand elle est assaisonnée ; soutenant peut-être avec trop d'ardeur son opinion quand il la croit juste, mais honorant hautement et sans envie tous les gens qu'il reconnaît supérieurs ; confiant sur ses intérêts jusqu'à la négligence ; actif quand il est aiguillonné, paresseux et stagnant après l'orage ; insouciant dans le bonheur, mais poussant la constance et la sérénité dans l'infortune jusqu'à l'étonnement de ses plus familiers amis. »

(BEAUMARCHAIS, *Mémoires.*)

« C'est un des grands moments de ta vie, mon cher ami. Tu as reçu devant la France, par le Conseil de Guerre assemblé, le témoignage que tu es un homme. Tu as été ferme, digne, honnête, sincère et juste devant les coups de fusil, à travers les prisons et devant la déportation. Tu as calmement et constamment agi comme tu penses. Après sept mois de captivité, à fond de cale de la société française, ils n'ont pu ni te souiller ni t'amoindrir. Au-dessus de leur monde infime et infâme de plates et odieuses mais mesquines vilenies, tu te tiens toujours debout, tu marches toujours droit. Encore un peu ils t'eussent cassé, mais ils ne t'ont pas fait plier. Tu es une conscience. »

(ÉLIE RECLUS, *Lettre à Élisée Reclus.*)

« J'espère que vous avez liquidé l' « affaire » Guilbeaux dans ce sens que vous le considérez comme complètement réhabilité. Transmettez-lui mon salut. »

(LÉNINE, *Lettre à Jean Berzine*, 25 octobre 1918.)

« Ce que je tiens à dire, c'est mon estime entière pour la rude sincérité de Guilbeaux, pour son courage inébranlable, pour le don qu'il a fait de soi-même à ses idées. C'est aussi mon affectueuse gratitude pour son amitié fidèle, qui n'a pas attendu un retour de l'opinion pour me défendre, mais qui s'est exposée pour

Extrait de la publication

moi, à l'heure des pires déchaînements, et qui, malgré nos différends de pensée, ne s'est jamais démentie.

Et je tiens à rendre hommage à celui qui, au plus fort de la guerre, a su grouper les esprits indépendants de tous les pays autour de sa revue : « demain », laquelle reste encore aujourd'hui le modèle inégalé de la vraie revue internationale. Celles qui ont paru, depuis, ne sont, pour la plupart, internationales que de nom, et, si l'on veut, d'esthétisme. Leur internationalisme est uniquement littéraire. Celui de la revue : « demain » était foncier, sans réserves, vigoureusement actif. En elle passait le grand courant d'une libre humanité.

On a fait le silence sur elle, et les diffamateurs patentés ont tâché de flétrir Guilbeaux, après l'avoir fait condamner sur des preuves mensongères. Mais l'avenir fera justice et l'on rendra hommage à l'effort héroïque du révolté Henri Guilbeaux. »

(ROMAIN ROLLAND, *Lettre à Maurice Wullens*, 25 mai 1924.)

I

La guerre tant redoutée, mais à laquelle personne presque n'osait croire, montra tout d'un coup son visage hideux.

Les derniers jours de juillet étaient sinistres. A chaque heure parvenaient des informations peu rassurantes, en dépit de leur ton optimiste. Les clameurs des vendeurs d'éditions spéciales des journaux faisaient rebondir l'inquiétude accumulée. L'homme de la rue passait calme en apparence, mais rongé d'anxiété. Il pensait à son travail, à sa femme, à ses enfants qu'il lui faudrait peut-être quitter subitement. L'atmosphère des bars et des bistros était plus surchauffée encore et des discussions avinées et sans fin tumultuaient autour du mastroquet en bras de chemise et enchanté des événements qui lui valaient une augmentation sensible de ses bénéfices. Tous ceux qui avaient dans les mains une industrie de guerre ou en rapport avec les fournitures de l'armée ne se sentaient pas de joie.

Le tumulte augmenta encore lorsque parut le décret de mobilisation générale affiché simultanément partout. Ce n'était pas encore la guerre, mais cette fois on la sentait inévitable. Et déjà les stratèges en chambre assignaient scientifiquement à la guerre une durée de quelques mois. La gare de l'Est, qui happait les soldats mobilisés, était devenue une véritable centrale d'émotion. Les saccades que l'on entendait autour de la tour Eiffel, engendrées par le poste de T.S.F., redoublaient et se faisaient plus nerveuses.

Et le soir du 31 juillet, sur les dix heures, on entendit

tout d'un coup une sinistre et rauque clameur unanime : *Edition spéciale ! Assassinat de Jean Jaurès !* Je n'oublierai jamais le retentissement de cette clameur en moi. La marée montante de cette rumeur dans Belleville ! Chaque fois que s'élevait la vague, toute ma poitrine bondissait, tout mon cœur battait et je sentais partout un fourmillement d'aiguilles. La déclaration de guerre, postérieure de quelques heures, suscita en moi une émotion d'intensité incomparablement moins forte que l'assassinat de Jean Jaurès.

Je n'avais pas pour Jaurès le culte des militants socialistes, Jaurès avait imprimé souvent au Parti Socialiste et à l'Internationale une direction opportuniste. Mais ce bourgeois socialisant était peut-être le seul homme véritablement honnête et le seul député français de valeur, possédant une connaissance profonde de l'histoire contemporaine et capable de tirer par avance les conséquences d'un fait politique, social ou diplomatique. La voix de Jaurès était celle de la fraternité, de la justice ; au marxisme dont il n'était pas un adhérent résolu, exclusif, mais où il puisait le meilleur et le plus solide de son argumentation, il ajoutait quelque chose de cet idéal un peu vague et humanitaire de 1848. Mais Jaurès voyait bouger les tentacules de l'impérialisme. Sans s'inquiéter de l'exaspération produite chez les représentants de l'état-major, de la finance et de la diplomatie qui le faisaient souiller chaque jour, il dénonçait les menées impérialistes, les louches tractations, les traités secrets, les alliances contre nature et dirigées contre la paix des peuples. Jaurès était le champion de la liberté, de la fraternité, de la réalisation des principes des Droits de l'Homme plus qu'un révolutionnaire. « Il faut apprendre à cette jeune démocratie le goût de la liberté, — a-t-il écrit quelque part, — elle a la passion de l'égalité, elle n'a pas, au même degré, la notion de la liberté, qui est beaucoup plus difficile et beaucoup plus longue à acquérir. Il faut donner aux enfants du peuple, par un exercice suffisamment élevé de la faculté de penser, le sentiment de la valeur de l'homme et par conséquent du prix de la liberté, sans lequel l'homme n'est pas. » L'idéal de Jaurès était très apparenté à celui de Romain Rolland.

L'un et l'autre, le premier sur le plan littéraire, le second sur le plan politique, ont défendu des idées sensiblement les mêmes.

Devant un parti opportuniste, désemparé, prêt à la trahison, le gouvernement fit preuve d'une grande adresse. Il enleva le corps de Jaurès. Sur les murs de Paris il fit afficher une proclamation officielle dans laquelle était déplorée la mort du grand tribun auquel il fit faire à ses frais des funérailles officielles. Ceux qui, chaque jour, avaient dénoncé l'agent de l'Allemagne, affirmant non pas une, mais deux fois, que c'est le devoir de tout gouvernement soucieux de ses responsabilités de flanquer dix balles dans la peau de Jaurès, le jour de la mobilisation, célébrèrent le grand Français! Ironie de l'histoire : l'avenue d'Allemagne devint avenue Jean-Jaurès !

Personne n'osa rappeler ce que, quinze jours à peine avant son assassinat, le 17 juillet 1914, Maurice de Waleffe avait écrit : « Oui, voilà comment les choses se passeront, grâce à l'excellente intervention du tribun rouge. Mais alors, dites-moi, à la veille d'une guerre, le général qui commanderait à quatre hommes et un caporal de coller au mur le citoyen Jaurès et de lui mettre à bout portant le plomb qui lui manque dans la cervelle, pense-t-on que ce général n'aurait pas fait son plus élémentaire devoir ? Si ! Et je l'y aiderais. » Sur le cadavre fumant de Jaurès naquit l'union sacrée : Barrès, le propagateur de l'idée de revanche et l'antimilitariste Jouhaux, secrétaire de la C.G.T., se donnèrent l'accolade et s'écrièrent : *jusqu'au bout !* L'*Humanité*, organe officiel du Parti Socialiste (section française de l'Internationale), et la *Bataille syndicaliste*, organe officiel de la C.G.T., se confondirent avec l'*Action française*, journal des camelots du Roy, et l'*Écho de Paris*, journal de l'état-major. Gustave Hervé, l'antimilitariste, relevait le drapeau tricolore du fumier où il l'avait fait choir et y jetait le drapeau rouge. Bientôt la *Guerre Sociale* allait se transformer en *Victoire*. Le fameux carnet B, sur lequel était inscrit le nom de tous les militants révolutionnaires, socialistes, anarchistes suspects, en signe d'union sacrée, demeurait lettre morte grâce aux ordres donnés par le ministre de l'Intérieur Malvy, après une conférence confidentielle qu'il eut avec

Extrait de la publication

Jouhaux et quelques chefs syndicalistes qui lui promirent de ne faire aucune opposition à la guerre.

Pourtant, les instructions du ministre de l'Intérieur ne furent pas appliquées partout. Dans le Nord, les arrestations préventives furent nombreuses. Ainsi le trésorier du syndicat des métallurgistes de Douai, Demambus, inscrit sur le « carnet B », arrêté le 2 août 1914, détenu à la Santé par mesure administrative et maintenu en prison malgré le bénéfice d'une ordonnance de non-lieu rendue le 5 octobre, ne fut remis en liberté que quelques mois plus tard lorsque le scandale fut ébruité par une résolution de protestation de la Fédération des Métaux. Dans le Nord fut arrêté aussi un membre du syndicat des métallurgistes de Lille, Jules Delahaye; Simon dit Reg, délégué mineur de Courrières, qui, lors de la catastrophe de Courrières, refusa la Légion d'honneur dont voulait alors le décorer Clemenceau, fut arrêté aussi le 2 août.

Les plus farouches pacifistes, les plus ardents antimilitaristes se muèrent en défenseurs enthousiastes de la patrie et en partisans de la guerre jusqu'au bout. A la satisfaction bruyante des nationalistes, ils se frappaient la poitrine, avouant qu'ils avaient eu tort de demander le désarmement et de s'opposer à la loi militaire rétablissant le service de trois ans.

Je continuai à travailler à la *Revue* dont le directeur Jean Finot était en vacances (1). Bazalgette, revenu de

(1) Né à Verviers, de parents français, je fis mes études à Verviers, Charleville et Berlin. Après avoir débuté en 1907 à la *Phalange* — en même temps que Valery Larbaud — j'écrivis aux *Hommes du Jour*, fus rédacteur en chef de *l'Assiette au Beurre*, collaborant en outre aux *Nouvelles*, à *Gil Blas*, au *Temps*, à *la Grande Revue*, au *Mercure de France*, à la *Nouvelle Revue*, à la *Société Nouvelle*, au *Berliner Tageblatt*, à *Litterarische Écho*, etc... Je publiai un recueil de vers sur Berlin, une anthologie de lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche. Grâce à mon ami Henry Vandeputte, je devins secrétaire général de *la Revue* (aujourd'hui *Revue Mondiale*).

Je fus lié avec divers artistes et écrivains d'avant-garde, parmi lesquels : Jean Royère, Henry Franck, Henry Vandeputte, Léon Bazalgette, Philéas Lebesgue, Émile Verhaeren, Romain Rolland, Aristide Delannoy, Maximilien Luce, Paul Signac, Franz Mase-

son Moulin des Noes, vint m'y faire ses adieux. Appartenant à l'armée territoriale, il était très déprimé : « A quoi bon tous nos efforts des dernières années ! » Finot revint bientôt et le jour même de son retour nous nous enfermâmes dans son cabinet de travail pour composer comme de coutume le numéro à paraître. Je lui soumis le plan du sommaire, la composition du numéro entier et dans tous ses détails : analyse des revues, des journaux, des livres, notes sur la vie sociale, littéraire, artistique, scientifique. Mais à chaque instant, il m'interrompait : « Mais mon bon ami, c'est la guerre ! » Eh quoi, lui répondais-je, y a-t-il deux manières de penser et d'écrire ? Pourquoi cet article, qui était parfait jusqu'au 31 juillet, ne l'est-il plus à présent ? Il répétait : « Mais nous sommes en guerre ! Nous devons faire notre devoir ! » Je répliquai : « Laissons aux soldats le soin de défendre le sol ; notre devoir à nous, c'est de défendre le territoire de la pensée ! » Je ne le convainquis pas et pour cause. Craignant comme pas un les représailles des nationalistes, qui l'avaient traité de « métèque » et de « youpin », il avait tant à se faire pardonner : son origine juive, l'internationalisme et le pacifisme relatif de sa revue, la collaboration de plusieurs Allemands et Autrichiens.

Plus tard, lorsque, m'attaquant avec violence, Léon Daudet reprocha à Jean Finot de m'avoir pris comme secrétaire général, il se défendit, disant que, dès qu'il avait connu mes « abominables sentiments antipatriotiques », il m'avait congédié. Le fait est qu'il me fichut à la porte sans remerciement ni indemnité.

L'atmosphère de guerre s'alourdissait chaque jour. Je ne pouvais lire aucun livre, je ne voyais que mensonge et horreur. Tout me paraissait idéalisme de pacotille, grossière verroterie mate. Le seul ouvrage que je pus relire, — et je le relus d'un trait, malgré sa longueur et ses longueurs, — ce fut *Jean Christophe*. C'est pourquoi je tiens, en dépit de tout ce qu'on peut dire ou écrire,

reel, Stefan Zweig, Rainer-Maria Rilke, etc... Membre du Parti Socialiste, je le quittai bientôt, rebuté par son opportunisme, et me rapprochai des anarchistes communistes et des anarcho-syndicalistes.

Extrait de la publication

que Romain Rolland est l'un des esprits les plus puissants de ce temps et l'écrivain contemporain le plus capable de résister aux épreuves.

Aux bureaux de la *Revue*, où je restai encore quelques jours, je lisais le *Corriere della Sera* et le *Giornale d'Italia* qui, au début de la guerre impérialiste, à l'époque où l'Italie cherchait à vendre sa neutralité au plus offrant, donnaient les informations abondantes de leurs correspondants de pays belligérants, en particulier de leur correspondant en Allemagne. C'était autre chose que les journaux français dans lesquels on ne trouvait que les communiqués incolores et les commentaires de lieutenants-colonels en retraite ou d'esthètes devenus soudain critiques et experts militaires.

Voyant la presse tombée si bas, nous eûmes à quelques-uns l'intention de fonder un journal, voire un simple brûlot. Partout les nationalistes et les cléricaux avaient relevé la tête et les journaux les plus violemment hostiles au régime de la République étaient outrageusement favorisés. Le bruit de l'arrestation de Clemenceau se répandait même dans certains milieux et nous étions quelques naïfs à songer à la défense éventuelle du futur dictateur. Nous nous réunîmes à la librairie Lachâtre. Outre l'auteur de ces mémoires, il y avait Robert de Marmande, Robert Dell, Henry Vandeputte, Albert Goldschild, le dessinateur Andryseck et Hermann-Paul.

Marmande comptait au nombre de ses plus anciens et meilleurs amis Robert Dell, l'un des plus intelligents publicistes anglais de ce temps, qui était alors correspondant du *Manchester Guardian* à Paris. Plus tard, sous le régime de Clemenceau, Robert Dell fut expulsé en vingt-quatre heures pour avoir adressé, à son journal, une information relative aux conditions de paix faites par l'Autriche à la France. En 1924, après mon séjour en Russie, je retrouvai à Berlin Robert Dell qui collaborait assidûment à la *Nation* et au *Sun* de Baltimore.

Vandeputte, qui fut l'ami de Charles-Louis Philippe, — de qui l'on a publié la correspondance avec lui, — était très actif. En Belgique, il avait fondé diverses revues ; en Amérique, un théâtre français. A Paris, on le voyait tantôt secrétaire général d'une revue, tantôt représentant

Extrait de la publication

général d'une maison de publicité, à moins qu'il ne dirigeât une maison d'arts décoratifs ! Goldschild, que j'avais connu aux réunions du *Club anarchiste communiste*, appartenait à une famille nombreuse dont tous les membres, à commencer par le père, étaient ou sont membres des partis politiques avancés, de la Ligue des Droits de l'Homme, etc...

Hermann-Paul, que je rencontrai aux *Hommes du Jour*, offre un cas extrêmement curieux. On a vu dans tous les pays des intellectuels, grisés par la vague de chauvinisme et dominés par l'hypnose de la guerre, revenir bientôt à des sentiments plus sains et reprendre leur véritable place dans la lutte contre l'injustice, la bêtise et le crime. Au moment que nous nous réunissions, Hermann-Paul était le plus ardent à vouloir fonder un journal. Nous avions décidé à l'unanimité de lui confier la place de directeur ; Marmande devait en être le rédacteur en chef ; Vandeputte l'administrateur ; on me chargeait de la tâche de secrétaire général. Plus tard, Hermann-Paul est devenu non seulement un farouche belliciste, mais il a été de ceux qui ont confectionné les dessins les plus grossiers destinés à répandre la haine du « boche ». Je connais un autre cas, celui-là encore plus incompréhensible, c'est celui de Paul Lensch en Allemagne, car Hermann-Paul était un artiste, donc un homme procédant par sensations et sentiments, tandis que Lensch était un marxiste — et même un excellent marxiste.

Paul Painlevé, que connaissait Marmande, était tenu au courant de nos projets qu'il approuvait et il promit même sa collaboration au journal. A ce moment-là, dans le privé, il jugeait sévèrement le gouvernement, la conduite de la guerre, l'État-Major et on pouvait le considérer, à juste titre, comme un défaitiste. Mais lorsqu'il parlait en public, il tenait à prouver qu'il connaissait le vocabulaire de tout véritable antiboche !

Le quotidien devait s'appeler *Le Journal des Alliés*, titre qui ne me plaisait pas du tout mais qu'on choisit afin de ne pas s'attirer, dès le premier jour, les sévérités de la censure. Robert de Marmande parla de notre projet à Mlle Dick May, secrétaire de l'École des Hautes Études sociales, dont il sera parlé plus loin. Je soupçonne fort

cette honorable dame, aujourd'hui défunte, qui connaissait tous les sorbonnards, sorbonnicules et sorbonnicoles de « gauche », de s'être emparée du projet afin de le faire échouer. En tout cas, le journal n'a jamais paru. Plus tard, aidé d'Albert Goldschild, Robert de Marmande tenta de reprendre le projet sous une autre forme. Il fonda la *Revue des Nations* qui fut après la publication de quelques numéros interdite par le gouvernement.

Pareil à Diogène, lanterne à la main en plein midi à la recherche d'un homme, je cherchais le socialiste, le révolutionnaire demeuré ce qu'il était avant le 4 août 1914. Un jour que je passais place Saint-Michel, je rencontrai Paul Robin, peintre que j'avais connu aux *Hommes du Jour* et qui, pour vivre, était correcteur d'imprimerie, à l'imprimerie du journal *La Petite République*. Jusque-là tous les socialistes et anarchistes, que le hasard m'avait permis de rencontrer, faisaient des déclarations patriotiques, récitant le couplet popularisé par les gens de l'*Humanité :* la France, pays de la Révolution, qui a tout fait pour la paix, attaquée brutalement, insidieusement par les armées du Kaiser, doit faire la guerre au militarisme prussien et délivrer l'Allemagne de ce poison ; c'est la guerre qui tue la guerre, la dernière des guerres, la guerre sainte, la démocratie luttant contre les forces de la réaction incarnées par l'Allemagne, etc... Sauf notre petit groupe réuni autour de Marmande, c'était le premier homme que je trouvais qui eût résisté à l'intoxication collective.

Nous conversions de la manière que l'on devine, lorsque je fus hélé par Marcel Martinet, que j'avais vu quelquefois avant la guerre, en compagnie des écrivains Marcel Millet et Henri Strentz et de Jouvet — aujourd'hui directeur de la Comédie des Champs-Élysées. Marcel Martinet nous confia que lui aussi cherchait, qu'il était dégoûté de voir autour de lui trahison, mensonge, abdication, ignominie. Mais il m'apprit que Pierre Monatte et Alfred Rosmer, de la *Vie Ouvrière*, étaient restés fidèles au syndicalisme révolutionnaire et internationaliste. Marcel Martinet vint bientôt me voir et m'invita à prendre part aux réunions hebdomadaires de la *Vie Ouvrière*, quai de Jemmapes. De cette rencontre, je fus

Extrait de la publication

réconforté, ragaillardi. Ainsi donc il existait une opposition à la guerre, petite par le nombre, mais irréductible et organique.

Précisément, en réponse à quelques lignes que je lui avais écrites, traduisant un certain découragement, Romain Rolland m'adressait de Vevey la lettre que voici et qui est la première que je reçus de lui durant la guerre :

« Il ne faut pas céder au découragement. Après cette atroce guerre, notre tâche sera plus grande et plus belle que jamais. Difficile, sans doute. Périlleuse, peut-être. Mais qu'importe ? Et tant mieux !

« Moi aussi, j'ai passé par une crise cruelle. Non seulement au dehors, mais en soi tant de devoirs, de passions et d'instincts ennemis ! Maintenant, j'ai fait la lumière, pour mon compte, et je vois mon devoir. Il me mettra aux prises avec ces furieux qui se repaissent de haine, et il m'attirera de dangereuses rancunes. Mais on ne choisit pas son devoir : il s'impose. Le mien est de sauver du déluge (avec l'aide de ceux qui partagent mes pensées) les dernières épaves de l'esprit européen...

« ... N'est-il pas odieux que des Péguy, des Dehmel, tant d'autres dignes d'être amis, soient appelés à s'entre-tuer, et le fassent de gaieté de cœur, pour la ruine de notre commune civilisation ?

« C'est un grand avantage pour moi d'être en Suisse. J'y puis lire tout ce qui se publie dans les deux camps, et il m'est aussi plus facile d'exprimer dans les journaux ma libre opinion. Ce n'est pas que la Suisse soit à l'abri des passions de race. Elle gémit (la malheureuse !) de ne pouvoir prendre part à la grande boucherie. »

Romain Rolland avait publié, quelques jours auparavant, son article fameux, celui qui a donné le titre au volume publié en novembre 1915 : *Au-dessus de la Mêlée :*

« O jeunesse héroïque du monde ! Avec quelle joie prodigue elle verse son sang dans la terre affamée ! »

Quoique ne me donnant pas une entière satisfaction, cet article, de même que la lettre, me causa une joie profonde. Lorsqu'on le relit aujourd'hui, on en constate l'extrême modération et même un patriotisme qu'aveuglés par la bêtise ses adversaires ne virent point. Enfin, pensais-je, un écrivain français — et justement célèbre

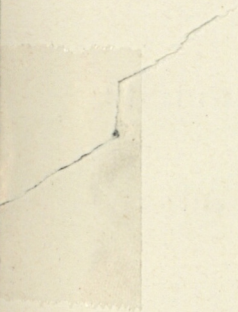
Extrait de la publication

et bourgeois — osait faire entendre sa protestation contre le grand crime impérialiste. Je lus et relus l'article, et le communiquai à mes proches. Je remis, à la *Bataille Syndicaliste* l'article ainsi qu'une lettre ouverte à Romain Rolland par laquelle je donnais mon adhésion et celle de mes amis aux idées et sentiments exprimés dans l'article du *Journal de Genève*. La *Bataille*, malgré son adhésion à l'union sacrée, publia l'article de Romain Rolland et quelques jours après ma lettre ouverte (5 novembre 1914). Quinze jours plus tard, à la *Ghilde des Forgerons*, je faisais une conférence : « Romain Rolland et la guerre », à l'issue de laquelle fut votée une adresse de protestation contre la violente campagne anti-romain-rollandiste de la presse française et d'encouragement à l'écrivain demeuré grand et courageux. Mais bientôt la *Bataille Syndicaliste* se repentit de sa bonne action. La grande presse menait une vigoureuse campagne amorcée par un article de l'historien patenté de la Révolution française, le professeur Aulard, paru le 23 octobre 1914. L'*Action Française*, l'*Intransigeant*, la *Croix*, *La Libre Parole*, l'*Action* répétèrent les attaques du sorbonnard. Un journaliste l'appela : « Ce pilier d'impudence qui se croit un pilier de civilisation. » Romain Rolland n'a pas oublié ceux qui l'ont défendu dès la première heure. En tête de son livre *Au-dessus de la Mêlée*, il plaça une dédicace collective (1) et sur l'exemplaire qu'il m'adressa plus tard, à l'époque où j'étais déjà devenu son compagnon volontaire d'exil, il fit suivre mon nom de ces lignes : « En souvenir affectueux des luttes communes. »

Tout le temps que je demeurai à Paris, Romain Rolland m'écrivit, me transmettant des informations sur l'attitude des intellectuels allemands. C'est par lui que

(1) La voici : « Ce m'est un cher devoir de remercier les amis courageux, qui m'ont défendu, depuis un an, dans la presse parisienne : dès la fin d'octobre 1914, Amédée Dunois, dans l'*Humanité* et Henri Guilbeaux, dans la *Bataille syndicaliste;* dans ce même journal, Fernand Desprès ; Georges Pioch, aux *Hommes du Jour;* J.-M. Renaitour, au *Bonnet Rouge;* Rouanet, dans l'*Humanité;* Jacques Mesnil, au *Mercure de France* et Gaston Thiesson, dans la *Guerre Sociale*. A ces fidèles compagnons de lutte j'adresse mon affectueuse gratitude. »

Extrait de la publication



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(Extrait du Catalogue)

Lugné-Poe - La Parade
I - Le Sot du tremplin
II - Acrobaties
III - Sous les étoiles

Collection " LES DOCUMENTS BLEUS "

Alexandre Bloch - Les derniers jours du régime impérial

E. Dieudonné - La Vie des Forçats

Steinberg - Souvenirs d'un commissaire du peuple

Dr S. Freud - Ma Vie et la psychanalyse

Isadora Duncan - Ma Vie

Collection "LES CONTEMPORAINS VUS DE PRÈS"

Amundsen - Ma Vie d'explorateur

Von der Lancken - Mémoires

Vera Figner - Mémoires d'une révolutionnaire

Extrait de la publication